



Une partie de l'équipe de La Novia, en janvier, à Cardet (Gard).
GILLES FAVIER POUR « LE MONDE »

La Novia fait du neuf avec la vielle

Eparpillé de Pau au Puy-en-Velay, un collectif de douze musiciens réinvente le « trad », jusqu'à séduire la presse américaine la plus pointue

MUSIQUE

LE PUY-EN-VELAY - envoyé spécial

Il a montré la vielle à roue à son violoneux de père et lui a dit : « C'est de ça que je veux jouer. » 1992. Rencontres internationales de luthiers et de maîtres sonneurs de Saint-Charlier, dans l'Indre. Le festival rassemble à l'époque tout ce que la France compte de purs et durs de la musique traditionnelle. Ni une ni deux, voici le père, flanqué du blondinet, rendant visite à l'ami Denis Siorat, facteur de vieilles à roue... Et c'est ainsi qu'on se retrouve, à 12 ans, à travailler trois heures par jour, en rentrant du collège, cet instrument au vrombissement hypnotique, avec une chanterelle pour y jouer la mélodie, et des bourdons qui peuvent vous plonger dans une foute transe.

« Pas une transe, une ivresse, je préfère, c'est peut-être le premier état de la transe, mais c'est dans la danse », corrige Yann Gourdon. Il a 35 ans aujourd'hui et il a fédéré autour de lui tout un collectif de musiciens, La Novia, qui traitent la musique traditionnelle comme une musique expérimentale.

Ils sont douze. Douze musiciens qui se recomposent en autant de groupes au fil des projets : du folk de La Baracande aux propositions de musique contemporaine de Flux. Ils ont pour nom : Toad, Faune, Jéricho, La Cléda, Violoneuses, Le Verdoble, Yann Gourdon, Duo Puech-Gourdon, Duo Gourdon/Mauchand, Trio Puech-Gourdon-Brémaud... La liste ne sera jamais exhaustive.

« L'esthétique, c'est ce qui nous définit... Si on devait mettre un mot sur l'esthétique de La Novia, c'est que ça frotte. Ça bégaie, ça vibre, ça boîte... » Comme la vielle à roue. « Dès qu'on commence à écouter les musiques traditionnelles telles qu'on les jouait autrefois, on se rend compte de l'importance du bourdon. Nous, à La Novia, on en fait un élément central. » Yann Gourdon a un air vaguement buté qui pourrait passer pour de la timidité si sa voix gutturale n'était si décidée et directe quand ce taïseux se déclenche : « Il y a énormément d'airs de vielle qui sont très trash d'un point de vue sonore. C'est parfois vraiment de la "noise", alors que ceux qui les interprètent sont des vieilles reconus dans les bals », souligne le musicien.

Plus informel qu'informel

Les bals, c'est de là qu'ils viennent. Les Balèti, comme le dit Clément Gauthier avec son accent chantant des Cévennes : « D'un coup, j'ai connecté un univers sonore à une pratique sociale », raconte-t-il. « C'est comme de retrouver le goût de la pomme en mangeant bio, s'amuse le violoniste Basile Brémaud. Le trad fait partie de ton identité et tu le découvres un jour. » Qu'ils aient étudié la cabrette à l'école, comme Jacques Puech à Aurillac, ou qu'on leur ait dit : « Prends cet instrument et débrouille-toi », la fête est ce qui les met en mouvement et ce qui les soude.

Yann, lui, n'avait pas sitôt mis les mains sur la vielle que son père, le vendredi soir, l'emmenait jouer à Grenoble avec ses copains

en scène ouverte. Si bien qu'ils finissent par former un groupe, Djal, dans lequel le gamin officiera pendant dix ans. A 22 ans, c'est la rupture. « Cela prenait des directions dont je me détachais de plus en plus, parce qu'à ce moment-là j'avais découvert les musiques expérimentales », explique Yann Gourdon. Le vieilleux a en effet intégré la classe d'électroacoustique de Villeurbanne et s'abreuve chez John Cage, avant de partir faire un tour du côté des Beaux-Arts de Valence. On est en 2003. Avec Jérémie et Mathieu, ils y forment un groupe plus informel qu'informel. « On s'était fixé tous les mardis midi de faire une proposition musicale différente. Je jouais toutes sortes de machines », poursuit-il. Et la vielle à roue commence parfois à y flirter avec le krautrock des années 1970.

C'est à cette période que Yann Gourdon tombe sur deux disques qui vont décider de la suite de son chemin : d'un côté, celui d'Alfred Mouret et d'Antonin Chabrier, deux vieux violoneux du Massif

« Si on devait mettre un mot sur l'esthétique de la Novia, c'est que ça frotte, ça bégaie, ça vibre, ça boîte »

YANN GOURDON
vieilleux, membre
du collectif La Novia

central qui avaient été « collectés » – c'est-à-dire retrouvés et enregistrés – dans les années 1970. Et puis un disque de Tony Conrad, minimaliste américain qui a autrefois œuvré aux côtés de John Cale et de La Monte Young et joue sur des musiques de tons soutenus. Il y voit « un parallèle, une esthétique similaire ». C'est sans doute là que naît La Novia. Yann et Elodie, qu'il a rencontrée aux Beaux-Arts, ne le savent peut-être pas encore, lorsqu'ils prennent leurs cliques et leurs claques et s'installent à Clermont-Ferrand, où la maison des Brayauds au Gamounet est un terreau fertile pour la musique traditionnelle, mais c'est ce rapprochement entre le son continu des bourdons du folk, cornemuses ou vieilles, et le minimalisme de la musique contemporaine qui va donner à ce collectif sa tension musicale.

« En phase avec le fond »

« Ces gens-là reviennent aux sources de ce que l'on cherchait », confie Olivier Durif, un ancien pilier du Grand Rouge, fameux groupe du revival folk des années 1970, l'époque de Malicorne, de Mélusine, de La Bamboche... « Je n'ai jamais fait de prosélytisme. On transmet une énergie, une intime conviction, pas un modèle musical. Ceux qui ont fait du clonage se sont perdus. Quand j'ai vu La Novia débarquer, je me suis dit : "Ils sont en phase avec le fond et ont laissé tomber la forme." »

Le Grand Rouge était issu de La Chanterelle, un folk club lyonnais, 300 personnes entassées lieux impossibles, creuset post-soixante-huitard, écolo, antimilitariste. On y pratiquait le collectage, enregistrant auprès des anciens les morceaux qu'on se transmettait jusque-là de génération en génération.

« La musique, c'est un moyen d'être impliqué socialement dans son époque, affirme Olivier Durif. Faire sonner de la cabrette dans les rues de Lyon, c'était pour nous

subversif. Et, finalement, ce qui a suivi est devenu ampoulé... Notre génération était encore dans le truc des artistes de variété. La réussite, c'était d'aller à l'Olympia, comme l'avait fait Alan Stivell. Eux sont sortis de ce modèle, ils n'ont rien à faire d'aller jouer à Paris, leur truc, c'est de monter des projets et de jouer partout dans un modèle horizontal. On voit bien, dans le bordel dans lequel on est aujourd'hui, qu'il faut être présent au milieu des gens. »

Aujourd'hui, Olivier Durif dirige le Centre régional de musiques traditionnelles du Limousin. Mais, avant d'être un groupe, Le Grand Rouge était d'abord un collectif d'une quinzaine de personnes. Comme La Novia. Comme tous ceux qui composent cette nouvelle vague, se croisant et s'entremêlant.

Les Brayauds au Gamounet, les Manja-Pelos (avec le groupe Tornamaï) à Sauve, aux portes des Cévennes, Les Violons du Rigodon dans les Hautes-Alpes, Hart Brut à Pau (avec la Família Artus). Comme Lost in Traditions, en Corrèze, au-dessus de Tulle, où œuvrent justement deux enfants d'Olivier Durif, Gabriel et Eva. Des collectifs de production qui mélangent à l'occasion musiciens et techniciens, labels, compagnies de théâtre et ensembles musicaux. Parmi ces collectifs solidaires, La Souterraine, basé à Paris et à Toulouse, soutient La Novia en diffusant ses morceaux sur des compilations soignées. Elles ont retenu l'attention du site Pitchfork, la bible des branchés américains, qui leur a consacré un long article en septembre.

Chaque musicien de La Novia est payé au minimum syndical, le surplus est mis en commun. « On est tous un peu isolés. Mathieu est à Pau, Perrine dans les Hautes-Alpes, Yvan est prof aux Beaux-Arts de Mulhouse... C'est le propos qui fait tenir tout ça », explique Elodie Ortega, compagne de Yann Gourdon et seule salariée du collectif. « Chargée de production »,

« « La musique, c'est un moyen d'être impliqué socialement dans son époque »

OLIVIER DURIF

ancien pilier du Grand Rouge, groupe folk

elle s'occupe des contrats, des relations publiques, de l'organisation des tournées, et, comme elle est aussi graphiste, des affiches et des pochettes des albums. Une économie de subsistance. Elodie et Yann, eux, ont fait depuis sept ans leur nid au Puy-en-Velay, en Haute-Loire, épicerie de La Novia. Ils ont deux enfants, Paul et Marthe. L'aîné va déjà à l'école, à la Calandreta, école occitane à pédagogie Freinet. La tradition comme une esthétique. La musique comme une expérience sociale. Le « processus » comme un vade-mecum.

A Marseille – où ils seront du 14 au 21 février pour des « noces », alignant quelques-unes des formations du collectif –, on leur a demandé une conférence. Elodie et Yann ont pensé préférable de montrer un « objet esthétique ». Un film. *Le Miroir* de Tarkovski (1975). Un beau film autobiographique, une sorte de poème ciné-philie, mais pas franchement du folk. On essaye d'en rire. Eux sont très sérieux : « Il y a des similitudes. C'est très abouti formellement dans le temps, les durées, et dans le processus. » Le processus ? « Une idée initiale qu'on laisse vivre par elle-même. » Le trad', version troisième millénaire. ■

LAURENT CARPENTIER

La Novia - Les Noces du 14 au 20 février à Marseille, notamment au Vidéodrome, à l'Ostau dau País Marselhés, au GRIM, à l'Asile 404 et à l'Equitable Café. Programme complet sur La-novia.fr